L'ÉCOLOGIE DANS LA LITTÉRATURE DE SCIENCE-FICTION

*par Jacques Tramson**

La littérature de S.F. n'a pas attendu les constats actuels pour évoquer les bouleversements écologiques. Si la dimension proprement imaginaire prédomine dans les œuvres du XIXe siècle et de la première moitié de ce siècle, à partir des années 60 l'écriture de S.F. s'engage dans un combat nettement idéologique de contestation écologique.

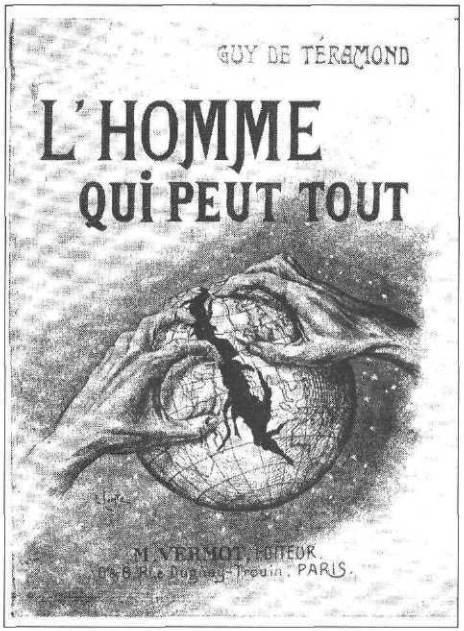
Jacques Tramson nous présente les dominantes de la littérature anglaise, américaine et française, qui se rejoignent - quelques exceptions mises à part - dans une peinture tragique de notre avenir, où la seule espérance réside précisément dans ce cri d'alarme lui-même.

« La S.F. est un bon support de dramatisation d'un développement sociologique ou scientifique... ». Tous les critiques contemporains sont d'accord avec cette affirmation de Brian Aldiss. Si l'on constate, en outre, que l'écriture de notre genre fonctionne comme un « écosystème » dont l'équilibre est assuré par la cohérence entre l'hypothèse de départ du récit et l'ensemble interactif des données de la narration [1], on ne sera guère surpris que, l'actualité aidant, l'écologie puisse devenir un thème significatif de la S.F. : d'ailleurs, depuis 1960 jusqu'à nos jours, il a été largement illustré par les écrivains de tous les grands pays producteurs du genre.

C'est en 1866 que l'allemand Ernst Haeckel introduit la notion d'écologie, dans sa perception scientifique : or, en S.F., le sujet avait déjà été abordé (signe de la prescience de nos auteurs ?), mais ne deviendra vraiment à la mode que lorsque le combat politique des écologistes commencera à s'affirmer. Aussi une histoire du thème dans la littérature de S.F. peut être intéressante ;

*Maître de Conférences en Littérature Française. Université Paris XIII

(1) « Non seulement mais encore : savoir et idéologie dans la science-fiction et sa critique », M. Angenot et D. Suvin, in : *Imagine*, n°38, Québec, 1987.



in : *Encyclopédie de l'Utopie, des voyages extraordinaires et de la science fiction* de Pierre Versins, L'Age d'Homme, 1972

nous nous limiterons aux textes qui posent effectivement le problème de l'équilibre naturel des espèces dans leur milieu (ou des dangers menaçant cet équilibre), dans une perspective scientifique et/ou politique, excluant les récits anti-scientifiques prônant le retour à la terre, tels que *Ravage* [2] ou *Malevil* [3], - qui ne font qu'illustrer un thème cher à l'Utopie -, tout comme les histoires de fin du monde ou les romans cataclysmiques, simplement fondés sur la peinture pessimiste du genre humain ou l'horreur.

Préludes à l'Ecologie

Avec surprise, on voit, dès le XIXe siècle et au début du XXe, des écrivains imaginer le bouleversement de notre planète par la perturbation d'un de ses éléments constitutifs, sous l'effet d'un accident naturel, d'une manipulation scientifique ou des progrès de « la civilisation ».

Le passage d'une comète va modifier notre atmosphère, chez Poe, Wells, Rosny Aîné ou Conan Doyle [4]. L'expérience d'un savant ou l'exploitation technologique des ressources naturelles mettent en cause les équilibres terrestres : que Verne dénonce la suroxygénation de l'air, Mouton, l'échauffement du globe, Haldane, le ralentissement de sa rotation ; ou qu'Heinlein dénonce les dangers de l'atome [5], on peut voir en eux, avec Jacques Goimard : « les ancêtres du mouvement écologique, pour qui la fin du monde est conçue avant tout comme une mort de la nature consécutive au « progrès » de la civilisation. » [6]

Mais cette S.F. écologique des premiers temps n'est pas toujours catastrophique comme en témoigne, dès 1805, Cousin de Grainville, imaginant, dans son *Dernier Homme*, que les terriens arrivent à lutter contre le vieillissement de la planète en la « débarbouillant » de son eau et en conquérant les lits des rivières avant de s'attaquer aux océans. Et plus d'un écrivain sait mettre en œuvre, dans

(2) Barjavel, E.O. : 1943, rééd. Gallimard (Folio). S. Barets indique (*Catalogue des Ames et Cycles de la S.F., P.d.F.*/Denoël, 1979, p. 35) que : « cette vision pessimiste - et obscurantiste - /de fin du monde/ - a gardé son actualité à l'heure de l'écologie. » Mais D. Guiot se demande si ce retour à la terre doit être interprété comme « écologie avant la lettre ou bien influence pétainiste. » (in : *Le Monde de... la S.F.*, M.A./Encyclopédie de Poche, 1987, p. 28).

(3) R. Merle, 1972. Le cataclysme (nucléaire) y est prétexte à une redéfinition de la société : plus que l'équilibre de la nature, c'est celui des hommes qui intéresse l'auteur.

(4) *Conversation avec Eiros et Charmion*, 1839. *Au Temps de la Comète*, 1906. *La Force Mystérieuse* et *La Ceinture empoisonnée*, 1913.

(5) *Une Fantaisie du Dr Ox*, 1872. *La Fin du Monde*, 1883. *The Last Judgement*, 1927. *Il arrive que ça saute*, 1940.

(6) Préface à *Histoires de Fins du Monde*, La Grande Anthologie de la S.F., Livre de Poche, 1974, p. 19.

de riches trames imaginaires, des écosystèmes fonctionnels et positifs [7].

On va constater que, même dans la période contemporaine, cette dimension de l'imagination va, avant la perspective politique, enrichir les références à l'écologie, dans des textes qui se prêtent le plus souvent à la lecture des jeunes.

Les Francs-tireurs de l'Ecologie

Si l'on excepte l'écosystème à dimension planétaire que met en scène Isaac Asimov dans *Deux Touffes de Fourrure Verte* (1950), ou les techniques suggérées par Gilles d'Argyre (alias Gérard Klein) dans *Chirurgiens d'une Planète* (1960), et Frederick Turner, dans *Mars aux Ombres Sœurs*, pour « terraformer » Mars, c'est à dire reconstituer sur la planète rouge un environnement qui permette aux humains de survivre dans des conditions proches de celle de la Terre, la présentation scientifique de notre thème est plutôt sacrifiée à la dimension de l'imaginaire ou du distopique [8].

Ainsi, l'humour l'emporte dans la vision d'une écologie à dimensions galactiques, telle que la propose Simak, dans *Z comme Zèbre* (1954), ou Asimov (habituellement plus féru de « hard-science » [9]), dans *Les Dieux eux-mêmes* (1972) : car « rien ne se perd, rien ne se crée », et les poussières, envoyées dans l'espace pour nettoyer notre « belle » Terre, reviendront l'étouffer, augmentées de celles des extra-terrestres qui n'ont guère apprécié de servir de dépotoir ; tout comme la « pompe à électrons » d'Asimov, si elle résout la crise de l'énergie terrienne, menace l'équilibre d'un univers parallèle. Sur un mode plus poétique, Bradbury avait déjà souligné, dans une des *Chroniques Martiennes* (1950), comment l'acclimatation de terriens sur Mars, en modifiant l'équilibre de son univers, allait entraîner la disparition de la civilisation indigène.

C'est le plus souvent cette vision catastrophique qui domine dans les œuvres de cette période : notre univers, atteint de démographie galopante, de pollution, aux grands équilibres écologiques déstabilisés par les sciences et les techniques, suffoque de ses propres émanations. Après la satire du belge Jacques Sternberg, *La Sortie est au fond de l'Espace* (1956), les images, sans doute les plus oppressantes, sont celles du Harry Harrison de *Soylent Green* (1965), d'autant que le grand public a reçu le choc de l'adaptation cinématographique (en français, *Soleil Vert*) : surpopulation gluante, acculée à la famine, condamnée à l'euthanasie des vieillards, lesquels sont recyclés sous forme de... nourriture !

En 1973, le français Michel Grimaud dénonçait, dans *La Ville sans Soleil*, la catastrophe écologique de Seveso... qui n'allait survenir qu'en 1980.

Mais, sinon pour nous rassurer, du moins pour nous consoler, il y a l'autre volet de la pensée écologique : la reconquête de la nature. Avec un grand pouvoir de suggestion poétique, l'italien Lino Aldani nous invite à redécouvrir la puissance de cette nature oubliée, loin de la société industrielle et urbaine, dans *Quand les racines...* (1976). On retrouve cette vision d'écologie douce dans *Le Chant de la coquille Kalasaï* (1972), de Bernard Villaret ou *Le Temps des Genévriers* (1981) de Kate Wilhelm.

Face à cela, évoquerons-nous le pamphlet anti-écologiste de Pierre Boulle, *Miroitements* (1982), où l'on voit le premier

(7) Cf. L'anonyme *Fantastical Excursion into the Planets*, 1839, et, surtout, *The World, the Flesh and the Devil*, J.D. Bernal, 1929.

(8) Ce terme désigne les récits « anti »-utopiques.

(9) Hard-Science définit la S.F. basée sur les sciences exactes.

président français écologiste mettre en route une centrale solaire qui va entraîner les pires catastrophes ?
Surtout, à côté de ces productions en ordre dispersé, il faut considérer les écrivains anglais, américains et français qui, après 1960, ont associé écriture et combat idéologique.

La Science-Fiction Ecologique

Evoquant cette génération, Scott Baker soulignait : « son intérêt pour la révolte, le changement, l'expérimentation et les différents aspects de la contre-culture, et son pessimisme face aux prochains désastres que pourraient déclencher la guerre, la surpopulation, la pollution et autres fléaux /.../ » [10]. Ce phénomène sensible aux U.S.A., en Grande-Bretagne et en France, va être corollaire de la définition dans chacun de ces pays d'une nouvelle S.F.. Chacune, liée à la remise en question de valeurs tant idéologiques qu'esthétiques, comporte une dimension de contestation écologique.

« New Worlds »

En Grande-Bretagne la « New Thing » va s'affirmer à travers quelques auteurs et un magazine : *New Worlds*, sous la direction de Michael Moorcock, va faire découvrir *Le Monde Vert* (1962) de Brian Aldiss, notre planète transformée en jungle tropicale où l'homme a dégénéré ; elle va porter à la célébrité John Brunner. Son chef-d'œuvre, *Tous à Zanzibar* (1968), dénonce, d'une manière brutale et obsessive, surpopulation et pollution ; *Le Troupeau Aveugle* (1972), où, encore, la pollution industrielle a transformé la Méditerranée en lac fétide et entraîne, certains jours, des pluies d'acide (pas : « acides ») sur New York. Mais le plus frappant des auteur révélés par la revue, même si l'écriture brutale et révolutionnaire de ses dernières œuvres l'écarte du lectorat des jeunes, est Jim G. Ballard : sa première trilogie [11] montrait comment notre univers allait à sa fin dès que son équilibre écologique était rompu dans l'un de ses éléments naturels, l'eau, l'air ou le feu. La formule de Stan Barets qualifie bien la série : « Peinture d'une lente désagrégation écologique. Aussi belle qu'aride, aussi brillante qu'inquiétante : /.../ c'est le dépouillement, c'est le début de l'éternité. » [12]. En contrepoint, Ballard a composé une violente trilogie des écosystèmes de notre univers moderne où automobile, monde bétonné et univers des tours débouchent sur une dégénérescence des individus [13].
L'originalité du mouvement anglais est que, dans le même temps qu'à travers la conscience écologique s'extériorise une contestation du système, la S.F. s'intériorise et la planète que l'on explore, c'est notre cerveau.

De *« Dangerous Visions »* aux *« Enfants de Dune »*

L'école U.S. en restera, elle, à une vision plus extérieure, plus traditionnelle des choses : qu'on se souvienne de *Génocides* (1965), où Thomas Disch évoque la destruction de notre biosphère par l'intervention d'extra-terrestres qui ensemencent notre globe pour en faire une serre à leur usage ; la tragique mort de la race humaine y est présentée, dans un froid réalisme, comme l'application, imaginative mais scientifique, des lois de l'écologie.
Le mouvement américain de la « Speculative Fiction », trois ans après le courant anglais

(10) La S.F. Américaine, in *Science-Fiction*, n°2, Denoël, 1984, p. 127.
(11) *Le Monde Englouti*, 1962. *Le Vent de Nulle Part*, 1962. *Sécheresse*, 1965.
(12) *Catalogue des Ames/.../*, op. cit., p. 30.
(13) *Crash*, 1973. *L'Ile de Béton*, 1974. I.G.H., 1975.

de la « New Thing », va reprendre, sous l'impulsion d'Harlan Ellison, le flambeau, entre autres, de l'écologie. Ce seront, en particulier, les trois anthologies *Dangerous Visions* (1967), *Again Dangerous Visions* (1972), et *Last Dangerous Visions* (1976), où Ellison fait interpréter une partition « écologiste » à plus de trente écrivains. Les trois plus caractéristiques se retrouveront dans le recueil au titre significatif : *Trois Futurs Incertains* (1969). Selon la formule de Bernard Blanc, il s'agit de « montre/r/ sans ambiguïté que la Terre a été mise à sac, non à cause de la folie de la race humaine, mais bien par une minorité d'exploiteurs, qui n'ont qu'un but, dominer le monde pour en tirer le plus de profit possible au détriment de la sécurité des peuples. » [14]. C'est l'argument de la nouvelle de Blish, *Nous mourrons nus*, comme ce l'était de sa série *Les Villes Nomades*, achevée en 1962, qui opposait la conscience écologiste des responsables des cités voyageuses de l'espace aux méfaits des chefs d'entreprise interplanétaires. C'est la démarche de la nouvelle de Silverberg, *Le Jour où le passé fut aboli*, comme de son roman *Les Monades Urbaines* (1971), dénonciation d'un « bonheur » concentrationnaire, factorisé par un habitat de tours géantes. Quant à Zelazny, le troisième auteur du recueil, il avait déjà renouvelé le thème de la colonisation d'une planète étrangère, en 1967, dans *Seigneur de Lumière*, dénonçant l'exploitation d'un peuple maintenu dans un Moyen Age artificiel par les « Seigneurs » disposant d'une technologie avancée et prétendant substituer leur culture à celle de la planète.

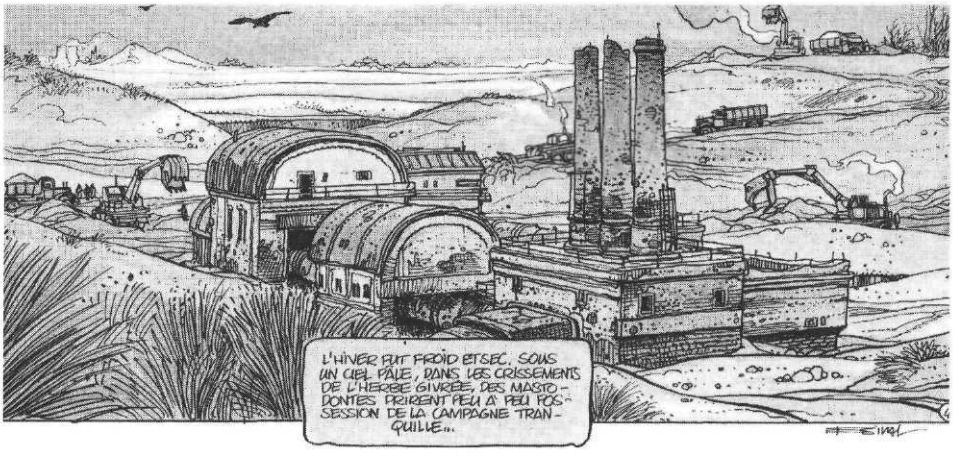
C'est une idée analogue, traitée par le biais de l'humour « noirissime », qu'exploite John Varley, au début des années 80, dans *Millénium* : des hommes du futur, dont la super-technologie a épuisé et pollué la terre, tentent d'exploiter des êtres humains « normaux », en venant recruter, dans le passé, un cheptel humain.

Mais, face à cette tendance dure de la S.F. écologique américaine, il y a un cas : celui du plus célèbre auteur de ces dernières années, Frank Herbert, le créateur du mythe de *Dune*. Ecologiste convaincu, il a pu, grâce au succès de sa série inaugurée en 1965, mettre sa vie en conformité avec ses options : « L'écologie a été pour moi une source d'influence », confie-t-il lors d'une interview de 1980, au cours de laquelle il évoque le partage de son temps entre l'écriture et ce que Bernard Blanc appelle le bricolage « des technologies douces et /le soin/ des canards. » [15].

Un extrait du dernier volet du cycle, *Les Enfants de Dune* (1983), suffit à mettre en lumière la dimension écologique de l'œuvre : « Jamais encore les liens qui existaient entre cet environnement et le comportement humain ne leur étaient apparus aussi évidents. Ils se sentaient l'un et l'autre devenus partie intégrante d'un système dynamique à l'équilibre fragile . » [16].

Et faut-il rappeler que le thème de la série est la croisade écologique de Paul Léto pour transformer le désert de sable de la planète Dune en un univers souriant : on le voit, à la contestation, Herbert préfère l'exemple, qu'il propose dans son œuvre comme dans sa vie. D'ailleurs, cet adepte des technologies douces refuse les oppositions trop tranchées : dans *La Ruche d'Hellstrom* (1973), c'est sous forme de débat qu'il suggère une possible alternative à notre évolution natu-

(14) *S.F. et idéologie*, in *Univers 08*, J'ai Lu, 1977, p. 177.
(15) *Une Rencontre avec Frank Herbert*, B. Blanc et Y. Frémion, in *Univers 1980*, J'ai Lu, 1980, p. 370-377, passim.
(16) Presse-Pocket, 1983, p. 53 (V.O. : 1976).



La Ville qui n'existait pas, ill. E. Bilal

relle dont l'avenir paraît incertain, grâce à une modification des structures sociales et biologiques de l'homme par une série de mutations artificielles. Ainsi la démarche de Herbert se différencie-t-elle, mais en la complétant, de celle des alarmistes de la S.F. écologique [17].

« Alerte »

De ceux-ci, au contraire, se rapproche la « Fiction Spéculative », (devenue la N.S.F.F : Nouvelle Science-Fiction Française) dominée par le souci d'une littérature engagée, comme en témoigne le discours polémique de Bernard Blanc, un des mentors de cette nouvelle génération :

« La S.F., jadis au service d'une idéologie réactionnaire, s'ouvre aujourd'hui à la contestation et semble passer à l'ennemi. /.../ Dans cette optique, la S.F., comme toute littérature, est un phénomène politique. » [18].

Cette N.S.F.F., caractérisée par la revue « Alerte », de l'éditeur suisse Kesselring, est illustrée par les trois anthologies réunies par J.P. Andrevon, *Retour à la Terre*, « catalyseur/s/ des idées écologiques », selon la prière d'insérer des éditions Denoël.

Aux côtés de l'anthologiste, on trouvait quelques pionniers de la génération précédente, tels que Francis Carsac, Philippe Curval, et surtout des nouveaux venus, Daniel Walther, Bernard Blanc, Jean-Pierre Fontana, le prolifique Pierre Pelot, Pierre Christin et, un peu à part, Serge Brussolo et Michel Jeury. Ce dernier, sans doute le plus impliqué dans la démarche écologique, associe, comme Herbert, écologie et vie campagnarde : « Ce trait d'égalité entre vie agraire et capacité créatrice se retrouve projeté jusqu'au sein de ses fictions ; les paradis utopiques de notre auteur sont toujours non-urbains /.../ On remarque d'ailleurs /.../ que la déstabilisation, la crise, vient toujours de l'extérieur, des sociétés urbanisées et milita-

(17) D. Guiot, in *Le Monde de... la S.F.*, op.cit., définit ainsi Herbert (p. 110), par « l'attention maniaque - même parfois indigeste ! - aux interactions qui se tissent entre individus (influence de la psychanalyse), des groupes et leur environnement (influence de l'écologie). » par opposition à ceux pour qui : « le dépérissement de l'humanité sera l'occasion de lancer un effrayant cri d'alarme écologique accompagné d'un catalogue le plus exhaustif et précis possible des atteintes à l'environnement qui aujourd'hui nous menacent. » (J.P. Andrevon, ibid, p. 49).

(18) *S.F.et Idéologie*, art. cité, p. 179.

risées », comme le note Stéphane Nicot [19].
Et on a pu comparer *Soleil chaud, Poisson des profondeurs* (1976) aux grands romans de Brunner, *Tous à Zanzibar* et *Le Troupeau aveugle*.
Dans *Sommeil de Sang*, Brussolo met en scène une société dont les structures sont définies par les modes d'alimentation : mais un enfant-mutant va mettre en péril ces équilibres.
Les images de futurs en ruines de Pierre Christin qu'on rencontrait dans ses *Prédateurs Enjolivés* (1976) ou *Le Futur est en Marche Arrière* (1979), incitent à approcher d'une lecture adulte ces best-sellers de la B.D. des jeunes que sont les Légendes de notre Temps, où les colorations écologistes de *Rumeurs sur le Rouergue*, dessinateur : Tardi, du *Vaisseau de Pierre* et de *La Ville qui n'existait pas*, avec la collaboration de Bilal, s'affirment, mais peut-être moins que dans sa série vedette, dessinée par Jean-Claude Mézières, *Valérian*, dont tant les intrigues que les mises en place de décors de planètes autres témoignent à la fois de contestation écologiste et de souci d'une vraisemblance écologique.
Et il n'est pas inintéressant de mettre en parallèle les réflexions de Curval, un vétéran du groupe, dans *Le Dormeur s'éveillera-t-il ?* et d'un de ses jeunes représentants, Pelot, bien connu des jeunes lecteurs, dans *Mourir au Hasard* : opposition entre idéologie écologiste et techniciste, incarnée, chez Curval, par l'énergie nucléaire, chez Pelot, par le développement industriel et la conquête de l'espace ; entre la chute de la civilisation européenne et une planification absolue de l'existence, allant jusqu'à une programmation étatique de la mort, on le voit, les avenirs proposés vont du désabusé au tragique.

Si la vision écologiste des auteurs français est moins scientifique (plus philosophique ?) que celle des américains, si elle semble aussi pessimiste que celle des anglais, n'est-elle pas néanmoins fondée sur un postulat optimiste : celui que le combat par l'écriture n'est pas désespéré. C'est Andrevon qui signalait que la S.F. reste le : « vecteur des idées et des combats écologiques qu'il est urgent de livrer dans un monde où l'avenir n'est plus ce qu'il était. » [20].

Au fond, dans cette vision critique du monde qui nous entoure, empruntant pour s'exprimer l'incantation de l'imaginaire, mâtiné du rationalisme, et persuadée qu'il y a moyen de faire changer les choses en modifiant par les nouveaux thèmes et les nouveaux modes d'expression la façon commune de penser, ne retrouvons-nous pas la démarche des « philosophes » de notre Siècle des Lumières ? Aussi ne sommes-nous pas surpris si, dans cette préoccupation pédagogique, à côté d'auteurs s'adressant délibérément à des adultes, nous rencontrons plus d'un écrivain dont une partie du lectorat est constituée de jeunes : qu'on pense à Asimov, à Bradbury, à Pelot ou à Christin. Lorsqu'on sait, en outre, comment l'image « verte » est perçue dans la jeunesse d'aujourd'hui, peut-être nos écrivains, plus chanceux que leurs prédécesseurs d'il y a deux siècles, voient-ils s'approcher non la « Révolution », dont la Terreur est parfois le cortège, mais une évolution dont le signe, en France et dans le monde, est la montée et la reconnaissance politique des mouvements écologistes. Alors cette littérature que nous venons d'évoquer aura été : « une escale entre « deux mondes incertains », celui du passé et celui de l'avenir. » [21]. ■

(19) « Michel Jeury, Rêveur d'Utopies », in : *Imagine*, n° 38, op. cit., p. 24-39.
(20) Cité par S. Barets, in *Catalogue des Ames /.../*, op. cit., p. 18.
(21) *La S.F. Politique à la Française*, Daniel Walther, in *Science-Fiction N°2/Politique*, Denoël, 1984.